

Petite revue de philosophie

L'individu, ses pouvoirs, sa puissance

Pierre Turcotte

Volume 3, Number 2, Spring 1982

COLLOQUE : comment être révolutionnaire, aujourd'hui ? Sélections de communications

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1105605ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1105605ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (print)

2817-3295 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Turcotte, P. (1982). L'individu, ses pouvoirs, sa puissance. *Petite revue de philosophie*, 3(2), 47–74. <https://doi.org/10.7202/1105605ar>

L'individu, ses pouvoirs, sa puissance

Pierre Turcotte

*Professeur au département de philosophie
du CEGEP de Maisonneuve*

«Si donc l'homme, tandis qu'il se considère, perçoit quelque impuissance qui est en lui, cela ne vient pas de ce qu'il se connaît mais de ce que sa puissance d'agir est réduite.»

Spinoza, *Éthique*, IV, prop. 53.

Commençons par un truisme: tout mouvement qui prétend contester l'ordre établi — et peu importe ici que cette contestation se définisse comme «modérée» ou «radicale», «révolutionnaire» ou «réformiste» — fait nécessairement miroiter à ses partisans la perspective de la conquête de leurs droits, de l'élargissement de leur liberté, bref, de l'accroissement de leur pouvoir.

Ma contribution à ce colloque consistera pour l'essentiel à examiner certains types d'investissement des intellectuels dans des mouvements contestataires

et/ou révolutionnaires à la lumière d'une opposition conceptuelle qu'il me semble impérieux d'établir et de systématiser, l'opposition des concepts de puissance et de pouvoir. Je ferai jouer cette opposition de concepts de manière à mettre à l'épreuve l'hypothèse suivante: l'accroissement de leur pouvoir qu'attendent les individus qui s'investissent dans ces mouvements ne va pas nécessairement dans le sens de l'accroissement de leur puissance.

1. Le pouvoir qu'on a et qu'on exerce n'enveloppe pas nécessairement la puissance qu'on est

Chacun de nous devient chaque jour plus conscient des limitations que le pouvoir (je devrais dire, en fait, les pouvoirs) impose à son propre pouvoir. Tout concourt, en effet, aujourd'hui, à nous mettre davantage au fait de l'emprise sur nous de l'État et de ses appareils, des lois, des institutions, des codes culturels, de l'emprise aussi sur nous de l'existence des autres. Notons en passant que ces incessantes «prises de conscience» du degré de dépossession où les pouvoirs nous laissent, quoiqu'elles nous désolent bien un peu, ne sont pas sans trouver en nous quelque connivence secrète, comme si notre «savoir» rencontrait quelque part chez nous d'inavouables attentes... Je reviendrai là-dessus dans la dernière partie de ce texte.

Nous sommes moins soucieux, par contre, du pouvoir que chacun de nous détient sur ce qui n'est pas lui. Ce pouvoir est pourtant, à bien des égards, considérable. C'est d'ailleurs sur ce plan où l'individu non pas subit mais détient du pouvoir que je voudrais

opérer une première distinction entre pouvoir et puissance. Il est à noter que je ne fournirai pas, dès le départ, de définition formelle et rigoureuse de ce que j'entends par «puissance»; je laisserai les déterminations de ce concept se préciser et s'enrichir au fur et à mesure de mes analyses.

Cette distinction entre la puissance et le pouvoir d'un individu n'est, à mon avis, ni byzantine ni superflue. Une foule de situations de la vie quotidienne nous poussent à la faire, d'une manière implicite, toutefois, et ce, à partir d'une définition intuitive de la puissance. J'évoquerai rapidement ici certaines situations courantes tout en m'excusant à l'avance de leur caractère parfois trivial:

- Ce professeur (de philosophie, pourquoi pas?) qui règle le problème de l'ennui engendré chez ses étudiants par ses cours en décrétant la présence obligatoire ou qui fait taire la dissidence de certains de ses étudiants à l'aide de purs sophismes ou d'arguments mesquins, ce professeur, doté d'un pouvoir relativement grand, qui songerait, mis au courant de ses manoeuvres, à lui attribuer de la puissance?
- Cette personne qui, en vertu de son influence, est en position de nuire aux êtres qu'elle envie ou qu'elle hait et qui excelle dans le dénigrement, la médisance, l'insinuation malvoillante, les interprétations réductrices ou le chantage affectif, qui pourrait voir chez elle l'illustration de la puissance?
- Ces personnes qui, mécontentes d'un article sur le féminisme publié par l'un de leurs collègues, font irruption à *trois* ou à *quatre* dans son bureau pour lui demander des comptes, on peut certes voir dans leur geste l'exercice (plus ou moins efficace) d'un certain pouvoir mais qui pourrait déceler là la démonstration d'une quelconque puissance?

- Quiconque exercerait ce pouvoir, qui est donné à chacun de nous, au moins théoriquement, d'expédier des lettres anonymes aux êtres qu'il aurait en haine, ne ferait-il pas la preuve de l'impuissance la plus totale?

On pourrait continuer pareille énumération de cas indéfiniment. Passons plutôt à un premier niveau de généralisation.

La puissance d'un individu ne réside pas nécessairement là où loge son pouvoir. Je ne veux certes pas suggérer par là que moins on a de pouvoir, plus on est puissant ou encore, que le pouvoir est, en soi, quelque chose d'incompatible avec la puissance. Je veux tout simplement dire que la puissance d'un individu qui a du pouvoir ne peut se jouer que dans la manière, «puissante» ou pas, dont il exerce ce pouvoir. Le vrai problème se situe donc au niveau de l'exercice plus ou moins «puissant» du pouvoir; dans certains cas, d'ailleurs, la puissance consistera précisément à ne pas exercer son pouvoir, à en suspendre l'exercice.

2. Le pouvoir qu'on veut avoir n'enveloppe par nécessairement la puissance qu'on est

Je poursuis la confrontation de ces deux concepts en me référant désormais à des situations plus «politiques» (au sens large du terme) tout en persistant à centrer la discussion sur l'individu et sur ce qu'il advient de son pouvoir et de sa puissance quand il s'investit dans telle ou telle position «politique» militante.

Passons très vite sur les attitudes politiques de type nazi et fasciste, ou encore, de type raciste ou xénophobe, tant il semble clair que ce qui anime de

telles «volontés de pouvoir» n'a rien à voir avec quelque puissance que ce soit et a tout à voir, au contraire, avec la bassesse, la peur, l'envie, le ressentiment ou la haine pure et simple. Il apparaît plus pertinent de s'intéresser à des investissements présumément «progressistes»: je traiterai donc très brièvement d'un certain type de militantisme syndical chez les intellectuels pour m'attarder ensuite plus longuement sur le militantisme «révolutionnaire» de type marxiste ainsi que sur un type de militantisme, actuellement très controversé, le militantisme féministe.

*A — Un exemple de militantisme syndical
chez les intellectuels*

Les syndicats composés d'intellectuels, les syndicats de professeurs de C.E.G.E.P. par exemple, sont souvent tentés d'importer chez eux certains modes d'action syndicale ayant cours dans les syndicats ouvriers. Ainsi, au collège où j'enseigne, il nous avait été suggéré, il y a quelques années, d'utiliser comme moyen de pression devant appuyer nos revendications, l'occupation des couloirs de l'Administration, de manière à créer un chahut tel que les administrateurs fussent empêchés de vaquer à leurs occupations.¹ Un nombre assez imposant de professeurs participèrent à cette manifestation.

Je ne veux pas discuter de la pertinence ou de l'efficacité d'un tel moyen d'action; mon propos n'est

1. Coïncidence amusante: au moment même où je retranscris ce texte pour fins de publication, mon syndicat vient de voter à nouveau l'usage de ce moyen de pression pour favoriser le règlement d'un conflit avec la partie patronale.

pas de traiter cette question d'un point de vue syndical. Je veux seulement suggérer qu'une telle façon d'exercer et de revendiquer un pouvoir n'implique aucun accroissement évident de la puissance des individus qui s'y adonnent, même si ceux-ci en pareils cas semblent souvent associer implicitement leur pouvoir et leur puissance.

Par ailleurs, ce qui rend la situation que j'évoquais plus haut pour le moins piquante et paradoxale, c'est que bien des professeurs, non suspects d'anti-syndicalisme mais très réticents à l'égard de tels moyens d'action, pourront en venir peu à peu à voir dans leurs réticences une marque de faiblesse, d'impuissance. . . ²

B — Retour sur une figure «révolutionnaire» en voie de devenir tout à fait folklorique, la figure de l'intellectuel marxiste militant.

« ... quand une chose est affectée de Tristesse, elle est dans une certaine mesure détruite. . . »

Spinoza, *Éthique*, III, prop. 21

a) Retour descriptif: je rappelle d'abord quelques traits distinctifs de cette figure bien connue sur laquelle je tenterai ensuite de jeter un éclairage critique un tant soit peu nouveau. Cet intellectuel tient du marxisme

² Je me permets ici de faire observer un premier indice (cf. infra, section B) de ce qu'il y a d'aberrant à se vivre à la lumière d'une idéologie (syndicale ou pas): des individus se permettent, par peur du qu'en-dira-t-on, de faire, en groupe, des choses qu'ils répugneraient à faire seuls, (je parle ici d'une répugnance d'ordre «esthétique», pour ainsi dire, et non d'un manque d'audace). Il me vient parfois l'envie de définir l'intellectuel militant «idéologisé» comme quelqu'un qui a le don de se placer dans des situations où il sera tenu de se mentir à lui-même.

sa «conscience de classe». Elle le fait se percevoir comme un «allié objectif» de la classe bourgeoise (avant sa conversion, bien sûr) et ce, à un double titre: 1^o en tant qu'il est membre, de par son origine et/ou de par son appartenance de classe, de la classe bourgeoise, 2^o en tant qu'il est un intellectuel, c'est-à-dire un producteur et/ou un diffuseur d'«idées». Car notre intellectuel a bien intériorisé les thèses de l'*Idéologie allemande* selon lesquelles les idées dominantes, à une époque donnée, dans une société donnée, sont les idées de la classe dominante, peut-être aussi tel texte de Mao où il est dit que dans une société de classes, il n'est pas une pensée qui ne porte une empreinte de classe.³

Armé de son savoir, notre intellectuel, en intellectuel «conscient» et conséquent qu'il est, va se mettre à soupçonner, épier, traquer ses «idées», à y détecter les moindres indices de la présence de l'idéologie «bourgeoise» et va s'engager dans une lutte incessante destinée à le purifier de ses idées «bourgeoises». Il n'en restera pas là d'ailleurs. Le marxisme du XXe siècle étant parvenu à un grand raffinement (le raffinement de la cruauté?) dans la saisie des divers méfaits de l'idéologie «bourgeoise», notre militant en viendra à vouloir sabrer dans la quasi-totalité de son être-de-classe; il s'en prendra non seulement à ses «idées» mais encore à sa sensibilité, ses émotions, ses goûts, ses attachements, ses façons de prendre plaisir aux

3. Il ne s'agit pas ici de contester la pertinence (relative) de ces thèses — elles ont eu le mérite de nous rappeler que les «idées» ont aussi un mode d'existence socio-historique — mais seulement l'«intériorisation» culpabilisante qu'elles produisent chez l'intellectuel militant.

choses, son style, son langage, ses talents particuliers, son «intellectualité» etc. J'arrête ici la description, nous sommes décidément «en pays de connaissance».

b) *Retour critique*: les trois (3) erreurs fondamentales de l'intellectuel marxiste militant.

1) *L'abstraction*. Erreur on ne peut plus fréquente chez les intellectuels — je ne désigne évidemment pas par là la tendance et/ou le talent à manier les concepts et les abstractions — qui consiste à *s'appréhender soi-même* à travers un système de représentations⁴ (une idéologie) censé détenir la vérité (rien que la vérité, toute la vérité) sur ce que l'on est. Abstraction redoublée chez l'intellectuel militant (marxiste ou non) au sens où il risque fort de tout mettre en oeuvre pour se rendre adéquat à la «vérité» que son cadre de référence idéologique a décrétée une fois pour toutes.

2) *Une conception judéo-chrétienne de la vie*. Le «christianisme» latent des intellectuels marxistes a été mis au jour si souvent et depuis si longtemps que je ne m'y attarderai guère. Je ne retiens pour servir mon propos que ceci: notre intellectuel semble croire que son existence est entachée d'une faute originelle, le péché d'être intellectuel⁵ et bourgeois (ou petit-

4. Peu importe que ces représentations tirent leur origine de l'astrologie, de la psychologie, de la psychanalyse, du naturisme, de la sociologie, du marxisme, du féminisme. ou du nietzschéisme: le processus reste le même.

5 Combien est répandue chez les intellectuels de toutes tendances, la saisie d'eux-mêmes comme étant nécessairement coupés du «réel», du «concret», de la «Terre», de la «vie», tant et aussi longtemps qu'ils exercent leur intellectualité. Bel aveu de leur impuissance à penser avec justesse et fécondité!

bourgeois); il paraît croire aussi qu'il y a un «lieu», un «ailleurs» («alibi» en latin) et un «temps» où il lui sera permis de se laver de sa faute, de se racheter, de «faire son salut». Ce lieu, ce sera, pour les aspirants au martyr, l'usine, la chaîne de montage, pour les simples «fidèles», leur lieu de travail mais un lieu de travail qu'ils vont s'ingénier, bien sûr, à subvertir, à agiter, à noyauter; ce temps rédempteur, ce sera, cela va de soi, la conjoncture révolutionnaire et la Révolution elle-même. La Révolution «tient lieu» chez l'intellectuel militant d'alibi ultime: elle correspond à une sorte de Jugement Dernier.

3) *La croyance aux vertus de la réactivité.* L'intellectuel que j'ai dépeint mobilise l'essentiel de ses énergies sur un mode fondamentalement réactif, le mode de la mauvaise conscience,⁶ élevée chez lui au niveau d'un art. C'est là un autre aspect de sa physiologie qui nous est depuis longtemps très bien connu mais il faut, à mon sens, rouvrir quand même le dossier sur ce dernier point.

En effet, les intellectuels non marxistes, s'ils ont souvent l'occasion de se moquer des ravages de la mauvaise conscience chez le marxiste-type, s'ils la dénoncent souvent comme aberrante et malsaine, n'attaquent pas souvent de front ce qui sous-tend cette mauvaise conscience, à savoir l'idée que l'origine de classe ou l'appartenance de classe d'un individu serait

6. Pour ce qui est des marxistes *non-militants* (ils sont beaucoup plus nombreux que les autres...), je suis bien conscient qu'il faudrait plutôt parler de *bonne conscience*, élevée au niveau d'un art! On profite au maximum du «système» tout en se gardant de renoncer au «bon» discours «subversif»: on gagne partout...

quelque chose dont un individu peut légitimement vouloir se purifier, se débarrasser.

Il s'impose, à mon avis, de mettre en relief l'erreur fondamentale qu'il y a à se croire fondé de dire non à son être-de-classe. Dire non, en vertu de considérations historiques et sociologiques, à ce que son origine et/ou son appartenance de classe a fait de soi, c'est là un mode d'être non seulement bêtement réactif mais auto-destructeur. Je m'explique.

Rappelons-nous ce qui était en jeu plus tôt: notre militant ne dit pas non à ses seules «idées» mais encore à l'ensemble de son être-de-classe, c'est-à-dire à ses inclinations, ses élans, son style, ses «réflexes culturels» etc. En d'autres termes, il s'insurge contre sa culture. Or la culture d'un individu, ce n'est pas quelque chose comme un avoir dont on pourrait se départir à volonté et ce, sans grand dommage. Ce n'est, du reste, pas non plus quelque chose d'extérieur à soi qu'on aurait reçu (de sa classe) dans la passivité la plus totale. Dire non à sa classe et à sa culture sous prétexte que son origine serait «mauvaise», c'est non seulement un signe d'ir-réflexion grave mais aussi un geste un peu suicidaire.

Car, c'est dire non à son rapport au réel, à sa propre histoire, aux seuls liens effectifs et vivants qui aient pu se tisser entre soi et le monde; c'est dire non à tout ce qui a pu rendre possible pour soi un minimum de complicité avec la vie; c'est dire non aux sources vives de son être. C'est dire non, par surcroît, à cela seul qui peut rendre la vie d'un être intéressante (pour lui et pour les autres) à savoir ce travail souterrain mais incessant par lequel comme le suggérait naguère Sartre, un individu fait quelque chose (d'unique et,

par là d'exemplaire) de ce qu'on a fait de lui.⁷

Ces dernières considérations jettent peut-être indirectement quelque lumière sur les raisons de la tristesse, de l'ennui et de la stérilité qui caractérisent si souvent les intellectuels marxistes (pas seulement eux, bien sûr) dans leur vie et dans leur pensée. La fréquentation des marxistes, c'est bien connu, donne rarement lieu à des surprises, à de l'imprévu. Ils ont si peu à nous dire sur les êtres et les choses, ils ont si peu à nous offrir, hormis leur talent à manier la syntaxe et la phraséologie marxistes. Comment d'ailleurs pourraient-ils nous dire quoi que ce soit de neuf et d'intéressant, puisqu'ils se sont coupés du seul lieu d'où pourrait surgir une certaine puissance — leur culture — puisqu'ils se sont condamnés à ne jamais parler en leur nom propre et à toujours considérer toutes choses à partir d'une identité d'emprunt?

Cette troisième «erreur», on le voit, enveloppe et accomplit les deux premières. Elle les porte à leur comble. Notre intellectuel, menant à terme son entreprise d'auto-mutilation et voyant, un peu grâce à elle, croître son pouvoir de militant et d'agent de la subversion, pourra s'imaginer voir en même temps croître sa puissance. Serait-il abusif d'évoquer ici la présence de quelque pulsion de mort à l'oeuvre chez l'intellectuel révolutionnaire?

7. On m'accordera, j'espère, le crédit que mes propos ne visent pas ici à faire l'éloge ou l'apologie de telle ou telle classe sociale et de ses pouvoirs et privilèges. Ici encore, je m'intéresse d'abord à ce qui se joue chez l'individu et je postule que sa *puissance* ne saurait se déployer qu'avec et qu'à *partir de* ce qui l'a fait et non *contre* ce qui l'a fait. D'ailleurs, que pense d'ordinaire un intellectuel marxiste d'un prolétaire qui cherche à renier sa classe?

Conclusions sur ce contre-exemple de la puissance qu'est l'intellectuel militant en proie à la mauvaise conscience.

«Par vertu et puissance, j'entends la même chose.»
Spinoza, *Éthique*, IV, déf. 8.

«L'effort pour se conserver est la première et unique origine de la vertu.»

Spinoza, *Éthique*, IV, prop. 22.

Un être puissant et sain se doit de s'accorder d'emblée à lui-même la *présomption d'innocence*. Un être puissant et sain se doit de se dire Oui d'emblée à lui-même, à ce qu'il est, à ce qu'il a été, et *voir d'abord là le lieu, la source de sa puissance*. Cela n'implique pas qu'on érige en principe la complaisance, la suffisance, l'auto-satisfaction béate et massive. Cela implique seulement que ce n'est que sur le fond d'une affirmation préalable de soi-même qu'un être sain pourra, d'une manière puissante et non réactive, procéder à des remises en question et à des corrections de certaines de ses allures, par exemple, remédier à ce qu'il peut y avoir d'étroit, de fermé, de rigide et d'aveugle dans ce que ses origines de classe ont pu faire de lui.

C — Le cas du féminisme militant

«Pour la liberté, c'est comme pour la santé, elle est individuelle».

Nietzsche, *Humain, trop humain*, fragment posthume16[4].

Ma remise en question du féminisme ne portera pas sur les revendications féministes en tant que telles, en ce qu'elles visent à modifier les structures sociales,

les lois, les institutions et les rapports concrets entre les sexes dans le sens d'une conquête des «droits» égaux à ceux des hommes et d'un «pouvoir» égal à celui des hommes: sur ce point, je me sens d'accord avec un grand nombre de ces revendications; quant aux revendications qui peuvent paraître (à moi et à d'autres hommes) plus litigieuses, il me semble normal qu'on laisse à des luttes et à des débats, menés d'une manière démocratique, le soin d'en disposer.

Ce que je conteste, toutefois, dans le féminisme militant, c'est l'idéologie qui cautionne les luttes féministes et surtout les effets de cette idéologie sur certaines femmes et certains hommes dans la vie de tous les jours. Ce contre quoi je m'élève, c'est un certain type d'investissement des féministes dans la «cause» féministe, c'est-à-dire une certaine façon d'intérioriser (au sens fort) la dite cause et de la faire passer d'une manière malsaine sur le plan du vécu personnel et interpersonnel. Il y a, à mon avis, trois «pièges» qui guettent les femmes en proie à l'idéologisation féministe, trois pièges que je vais mettre en lumière dans les pages qui suivent.

1er piège: L'abstraction

L'intellectuelle féministe est fortement tentée, tout comme le militant marxiste, de se saisir, en tant que femme et en tant qu'individu, à travers un cadre de référence idéologique qui est censé dire le vrai sur ce qu'est la femme et sur ce qu'est l'homme; elle aura fortement tendance, elle aussi, à *se vivre* et à vivre ses rapports avec les hommes concrets à la lumière de ce Savoir libérateur dont elle est la détentriche.

L'inconvénient majeur de cette attitude saute aux yeux: il n'est pas sûr a priori que cet homme-ci avec lequel elle vient d'entrer en rapport soit le représentant de l'espèce que son idéologie lui a appris à connaître et à reconnaître. Supposons un instant qu'il ne le soit vraiment pas (cela doit bien arriver...). L'idéologie de notre féministe la prédispose, toujours un peu, même si ce n'est pas fatal, à passer à côté de cet être, à manquer un rapport possible avec cet être singulier. Cela n'est pas tragique, bien sûr, mais c'est tout de même fort ennuyeux, et pour lui et pour elle. Mon exemple pourra faire sourire; on me rétorquera peut-être que de toute façon, ce «manquement» ne pèse pas bien lourd dans la balance, si on le compare à tant de «manquements» de même nature commis par les hommes à l'égard des femmes, depuis le début des temps. Il y a certes un fond de vérité dans une telle réflexion mais c'est une vérité, à mon sens, un peu trop «générale».

En effet, l'homme qui vient de se faire servir la médecine féministe pourrait aussi bien, en tant que singularité entrant en rapport non pas avec *les* femmes ou *la* femme mais avec telle femme singulière, rétorquer que ce qui est arrivé ou ce qui arrive aux femmes sur la scène mondiale pèse moins lourd dans sa balance à lui que les rapports concrets qu'il entend vivre avec des femmes concrètes. Sa «lutte» à lui (qui est, par ailleurs, un représentant du sexe qui dispose de plus de pouvoirs que l'autre dans la société), c'est peut-être justement un effort constant pour être présent, disponible aux êtres et aux choses; sa «revendication» à lui, c'est peut-être qu'il exige de lui-même et

des autres une adéquation maximale à l'événement, à l'expérience. On voit à quel point, dans l'exemple que j'évoque, l'idéologie peut contribuer à créer des situations fausses, ridiculement fausses. Ce n'est là qu'un exemple parmi d'autres de l'inattention au réel que peut entraîner une adhésion «abstraite» à une idéologie, quelle qu'elle soit.

2ième piège: le risque de la mauvaise foi et du ressentiment

J'utilise ce terme de «mauvaise foi» non pas au sens courant du mot mais au sens qu'il reçoit dans la pensée de Sartre. Sartre désigne par là un mobile de l'agir qui se situerait quelque part entre la mauvaise foi telle qu'on l'entend d'ordinaire et l'inconscience au sens freudien, en termes plus précis, un mensonge (plus ou moins conscient) qu'on se fait à soi-même bien plus qu'un mensonge destiné à abuser autrui.

La mauvaise foi dont il est question ici désigne ce piège dans lequel peuvent tomber certaines féministes qui consisterait à adhérer à une idéologie présumément «noble» ou «juste» en étant mues par des mobiles beaucoup moins «nobles». Les idéologies ont cette «vertu» de permettre toutes sortes d'investissements compensatoires à des personnes qui, jusque-là, n'étaient rien et qui, après leur adhésion, se croient devenues quelqu'un! Il est des individus qui, par leur attachement à une cause, réussissent à se «donner de l'être» à peu de frais; il est des personnes qui n'arrivent à se sentir exister qu'après s'être soumises à une représentation d'elles-mêmes comme victimes, ici victimes d'un processus historique et social.

Je ne remets pas en doute ici le fait de l'inégalité du *pouvoir* des hommes et des femmes dans notre société. J'essaie seulement de faire voir que certains discours idéologiques donnent aussi l'occasion à des êtres faibles de s'y construire un refuge et surtout de se délester du poids de leurs responsabilités quant à ce qu'ils sont ou quant à ce qu'ils sont devenus. L'idéologie féministe a aussi ce pouvoir inquiétant de fournir à n'importe quelle femme un alibi parfait à son impuissance à vivre, à sa difficulté d'être, de permettre à n'importe quelle femme de confondre *son* histoire avec ce qui est arrivé ou arrive aux femmes sur la scène mondiale. Bien sûr, on ne me donnera raison sur ce point que si l'on m'accorde qu'il est possible, au moins théoriquement, que l'impuissance ou le manque de puissance de *telle* femme singulière tienne davantage à elle-même qu'au pouvoir historique des mâles.

L'idéologie féministe ne serait pas la première idéologie pouvant autoriser des êtres faibles à imputer aux autres la responsabilité de leur incapacité à vivre, à se dire oui, à s'aimer. Elle ne serait pas la première à fournir à certains êtres peu puissants de quoi alimenter leur humeur bilieuse, leurs ruminations vengeresses à l'égard de l'autre ou des autres (ici, les hommes, le pouvoir mâle). Bien au contraire, ce me semble être l'un des traits les plus caractéristiques de notre époque que de mettre à la disposition des êtres anémiques et pleurnicheurs que nous sommes (devenus?) un stock incroyablement riche d'alibis parfaits et de justifications prêtes-à-porter.

Les «causes», les «bonnes causes» que notre triste époque lance si généreusement sur le marché

socio-politique ainsi que la pléthore de discours plaintifs, geignards, apitoyés et édifiants qui prétendent aujourd'hui dévoiler et dénoncer les racines de nos maux, me paraissent *aussi* avoir pour fonction de jeter en pâture aux êtres veules que nous sommes (devenus?) la *cause* de leurs déficits ou de leur faillite. Intoxiqué par ces causes et ces discours, n'importe qui peut se dire qu'il la tient, enfin, *la* cause de son manque à être et qu'elle ne l'emportera pas en paradis... Pour conclure sur cette question des causes et des mouvements de contestation des institutions, je me contenterai de faire mienne, à une réserve près,⁸ la position qu'adopte Nietzsche dans l'aphorisme suivant:

«Ce n'est pas en changeant les institutions que l'on augmentera le bonheur sur la terre, mais en éliminant le tempérament sombre, débile, songe-creux, fielleux. La situation extérieure n'ajoute ou n'enlève pas grand chose. Dans la mesure où les socialistes ont justement pour la plupart cette mauvaise espèce de tempérament, ils diminueront dans tous les cas le bonheur sur la terre, même s'ils devaient réussir à fonder un nouvel ordre de choses.»

Nietzsche, *Humain, trop humain*, fragment posthume 25[1].

3ième piège: Les multiples risques de confusion entre la puissance et le pouvoir

Nous touchons ici la raison profonde de mon intervention sur la question du féminisme militant. Si l'idéologie féministe a attiré tout particulièrement mon attention, c'est qu'elle me paraît être un condensé très remarquable de la plupart des confusions qui ont cours

8. Ce que Nietzsche *oppose* au changement des institutions, je le verrais plutôt comme *condition* préalable et nécessaire à tout changement des institutions.

aujourd'hui quant aux rapports de la puissance et du pouvoir. On ne devra pas s'étonner cependant que mes propos débordent parfois quelque peu la question du féminisme.

La toute première partie de mon texte tentait de faire valoir qu'il importe de ne pas confondre le pouvoir d'un individu et sa puissance. Les féministes qui me liront tomberont sans doute d'accord avec moi là-dessus, elles qui s'acharnent précisément à montrer que certains pouvoirs dont jouissent les hommes, du simple fait qu'ils sont des hommes, ne sont pas nécessairement (c'est le moins qu'on puisse dire, ajouteront-elles peut-être...) l'indice d'une véritable puissance.

Il est fort possible, par contre, que les féministes commettent, à l'occasion, l'erreur inverse, c'est-à-dire voir du pouvoir et même de l'abus de pouvoir là où il n'y aurait, en fait, que de la puissance. Il s'agit là d'une erreur plus subtile, peut-être, mais, à mon sens, tout aussi répandue et bien plus dommageable. Sur ce point, au moins, les femmes me paraissent être sur un pied d'égalité absolue avec les hommes! Tous, en effet, tant que nous sommes, hommes et femmes, nous sommes souvent assez petits, pusillanimes et décadents pour percevoir la simple puissance d'autrui (sa puissance, non son pouvoir) non pas comme une puissance, comme une force, mais comme un pouvoir abusif et contraignant que l'autre utiliserait sur et contre nous.

Nous sommes assez faibles, nous manquons assez d'amour et d'estime de nous-mêmes pour recevoir la force d'autrui comme quelque chose qui nous porterait ombrage, parfois même comme une agres-

sion caractérisée! Si cela n'était le fait que de certains êtres de toute évidence «frustrés» à l'égard de personnes plus épanouies ou encore de parfaits ratés à l'endroit d'êtres plus accomplis, le cas serait trop clair pour qu'il soit intéressant de s'y attarder. Mais, chacun de nous sait par expérience que de telles manifestations d'impuissance sont souvent le fait de personnes valables et non dénuées de puissance... Comme si la puissance d'autrui représentait en elle-même une menace pour ma puissance, comme si tout déploiement de puissance autour de moi risquait toujours de m'apparaître comme diminution de ma puissance (on croit rêver...) plutôt que comme incitation à déployer cette puissance.

Je ne peux m'empêcher de voir dans une attitude aussi répandue que celle-là le symptôme d'une profonde décadence. Décadence qui atteint d'ailleurs son comble lorsque des individus sains et forts en viennent à vivre leur propre puissance comme s'il s'agissait d'un pouvoir abusif exercé contre autrui. Les exemples d'un tel comportement abondent, aussi n'en citerai-je que quelques-uns:⁹ tel professeur pourra, sur la foi de lectures mal digérées peut-être, se convaincre que son savoir, ou sa maîtrise de la langue, ou encore son habileté à manier les concepts a partie liée avec la «répression» qui s'exerce sur les étudiants; tel

9. La littérature occidentale en général et la littérature québécoise en particulier nous fournissent beaucoup d'exemples de personnages qui, de leur propre chef, réfrènt leur puissance par considération pour autrui: soit qu'ils aient peur de leur propre force ou qu'ils craignent de chagriner autrui ou encore qu'ils ne se reconnaissent pas le droit de surpasser la médiocrité ambiante...

mâle «féministe» en sera venu à se persuader que ce qu'il est, en tant que mâle, concourt plus ou moins directement à l'«oppression» des femmes; tel adulte, tel père de famille «progressiste» se mettra à se comporter avec les jeunes ou avec ses enfants comme s'il devait se faire pardonner d'exister.¹⁰

En dernier lieu, j'aimerais relever ici une autre confusion, beaucoup plus importante encore, concernant cette question du pouvoir et de la puissance, confusion liée plus intimement encore à la signification profonde du militantisme féministe et qui m'amène, pour conclure cet exposé, à soutenir une thèse «dure»: toute personne qui, prenant conscience du manque de pouvoir(s) dont souffre son groupe, sa classe ou son sexe, voit dans cet état de fait le signe (ou pire, la raison) de son manque de puissance, à *elle*, se trompe grandement sur elle-même.

Allons plus loin: toute personne qui *attend* vraiment sa «libération» de quelque «mouvement de libération» que ce soit (féministe ou pas) se condamne, *de par cette attente même*, à ne jamais être libre! Paradoxalement, il faut, pour être libre ou le devenir davantage, être déjà libre, se poser comme libre, comme toujours-déjà libre et ne pas quêter cette liberté à l'extérieur de soi; il faut d'emblée se croire libre et poser sa liberté comme étant toujours intacte, quoi qu'elle ait eu à subir. Sans cela, on est fichu. Sans cela, on se condamne à s'engager, d'une façon nécessairement

10. Dans les trois exemples que je cite, je suppose évidemment que dans chaque cas l'individu inhibe l'expression de ce qu'il peut y avoir de valable et même d'excellent en lui.

asservie, dans des mouvements de libération...

Comme on peut le voir, je propose qu'on fasse d'abord quelque chose comme un acte de foi, je suggère qu'on parie sur soi, en l'absence de preuves. Rappelons-nous que l'hypothèse contraire, celle qui me fait me voir comme non responsable de ce que je suis, comme victime, n'a pas de preuves, elle non plus, à offrir. Les preuves n'importent guère d'ailleurs ici. Soucions-nous plutôt des effets respectifs que peuvent produire sur une vie l'un et l'autre actes de foi... J'ajouterai qu'un être libre ne se demande surtout pas s'il est libre, se fiche éperdument de sa liberté.

Notre puissance ne se trouve pas devant nous (ni dans le temps, ni dans «l'espace»), elle n'est pas extérieure à nous. Elle est en nous (ou n'y est pas!), elle est nous. Elle peut certes, bien souvent, être accrue par la conquête de tel droit ou de tel pouvoir,¹¹ mais alors le problème reste entier, car il faudra que ce pouvoir, s'il doit augmenter ma puissance, soit lui-même exercé d'une manière puissante. Rien ne peut, à l'extérieur de moi, être à l'origine de ma puissance, rien ne peut *créer* la puissance en moi.

11. Deux précisions s'imposent ici: 1° je rappelle qu'ici, comme dans l'ensemble de ce texte, je m'intéresse d'abord à ce qui se joue chez *l'individu*; 2° je ne nie pas que toute puissance ait besoin, à plus ou moins long terme, de certaines conditions, y compris éventuellement de certains pouvoirs, pour se déployer maximale-ment. Que deviendrait, par exemple, la puissance d'un grand écrivain, s'il n'était jamais en son pouvoir de voir ses oeuvres diffusées? Ce que je nie, c'est seulement l'idée que l'obtention de tel ou tel pouvoir puisse *créer* la puissance ou, à l'inverse, que la perte de tel ou tel pouvoir puisse *détruire* la puissance.

Je professe, on le voit, en ces matières une sorte de calvinisme psychologique et sociologique: un être puissant est, en un certain sens, toujours-déjà puissant (à des degrés variables, bien sûr); les conditions extérieures ne peuvent ni engendrer ex nihilo ni réduire à néant la puissance. Je rappelle le superbe texte de Spinoza que j'ai placé en exergue de mon exposé: «Si donc l'homme, tandis qu'il se considère, perçoit quelque impuissance qui est en lui, cela ne vient pas de ce qu'il connaît mais de ce que sa puissance d'agir est réduite.»

Quand on saisit les circonstances où l'on se trouve comme indices et raison de son manque de puissance, on prend les conditions (on pourrait presque dire l'effet) pour la cause. Quand on commence à perdre de sa puissance, on se trouve justement dans des conditions très favorables à un investissement malsain dans des causes «justes» qui auront d'abord pour fonction de masquer et de justifier cette perte de puissance. Tout se passe comme s'il y avait des êtres qui auront toujours-déjà été vaincus, qui n'auront jamais de ressort et qui risquent de toujours vouloir faire payer à d'autres le coût de leur impuissance.¹²

Dans le même ordre d'idées, on rapportait récemment dans *Forum*, l'organe de l'Université de Mont-

12. On se rappellera que j'attaque seulement dans ce texte un certain type d'investissement dans la cause et l'idéologie féministe. Est-il nécessaire de préciser qu'à mes yeux, la puissance n'est en aucune manière le fait d'un sexe plutôt que de l'autre? Dois-je préciser que ma contestation du féminisme n'implique aucunement que j'accorderais aux hommes, pris dans leur ensemble, un certificat de puissance? La puissance ne s'attribue qu'à l'individu!

réal, un propos de l'écrivain Pierre Vallières qui justifiait sa décision de militer désormais publiquement en faveur du mouvement «gai» en disant (en substance): «On est bien plus fort en groupe que seul». Compris dans un sens politique, saisi en référence à des luttes collectives pour le pouvoir ou pour l'égalité des droits, un tel énoncé, qui sous-tend d'ailleurs implicitement l'action de tous les mouvements «progressistes», quels qu'ils soient, me paraît d'une justesse à peu près inébranlable. Mais je frémis tout de même quelque peu — on en comprendra aisément les raisons, si l'on a lu l'ensemble de mon texte — en pensant aux confusions et aux connotations épouvantables qu'il pourrait véhiculer: d'un point de vue non pas politique mais éthique, du point de vue de l'existence individuelle, une telle position sonne à mes oreilles comme quelque chose d'absolument erroné.

Non décidément, je préfère penser avec Nietzsche que «pour la liberté, c'est comme pour la santé, elle est individuelle»!

P.S. Je voudrais ici remercier ma collègue et amie Marie Benoît dont les questions, remarques et suggestions m'ont été d'une aide inestimable dans l'élaboration et la rédaction de ce texte. Il va de soi, par ailleurs, que j'assume seul, la responsabilité des thèses qui s'y trouvent défendues.



ANNEXE I

À propos de conditions minimales pouvant assurer des rapports puissants et sains entre les hommes et les femmes

- Toute femme (comme tout homme, d'ailleurs) doit s'accorder d'emblée à elle-même la présomption de puissance.
- Tout homme doit s'accorder d'emblée à lui-même, en tant qu'individu et en tant que mâle, la présomption d'innocence. J'entends par là qu'un homme sain se doit d'affirmer ce qu'il est, je devrais plutôt dire, se doit d'être l'affirmation vivante de ce qu'il est, c'est-à-dire un *individu mâle*.¹³ Ce n'est que sur la base d'une affirmation préalable de lui-même qu'il pourra, au besoin, procéder d'une manière saine, à des remises en question ou à des corrections de certaines de ses allures avec les femmes, par exemple, remédier à ce qu'il pourrait y avoir d'étroit, de fermé, de rigide ou d'aveugle dans ce que son appartenance sexuelle aura fait de lui (cf. supra).

13 Je pourrais avoir à m'excuser d'énoncer de tels truismes, si ce n'était des effets incroyablement culpabilisateurs que le discours féministe semble produire sur un grand nombre d'hommes: beaucoup s'excusent d'exister, beaucoup s'enferment dans le silence. Je n'excuse pas cette impuissance. Je souhaite seulement qu'il surginge au plus tôt, du côté des hommes, une parole plurielle sur les rapports hommes-femmes.

- Le trait caractéristique de rapports puissants¹⁴ entre hommes et femmes me semble résider dans la capacité, pour deux êtres affirmatifs, d'entrer en rapports d'une manière simple, neuve, vivante, souple, ouverte, non cuirassée, exigeante, intransigeante et, le cas échéant, impitoyable.

14. On entend souvent parler de «rapports de force» quand deux êtres ou deux groupes se disputent le pouvoir: en ce qui concerne les rapports hommes-femmes, une telle expression m'est souvent apparue du plus haut comique tant il paraissait évident qu'on était plutôt en présence du rapport de deux faiblesses!

ANNEXE II

LA PUISSANCE (qu'on est) «POTENTIA», en latin	LE POUVOIR (qu'on a) «POTESTAS», en latin
<p>La Puissance, comme prédicat, ne peut, à mon sens, être attribuée qu'à <i>l'individu</i> singulier. On <i>est</i> ou on <i>n'est</i> pas puissant: la puissance n'est pas quelque chose qu'on puisse avoir, obtenir, prendre, trouver ou perdre. Toutefois, la puissance, qui est toujours-déjà là, peut être <i>augmentée</i> ou <i>réduite</i>.</p> <p>La Puissance est «subjective». Elle n'est pas visible «à l'oeil nu», elle ne peut qu'être inférée à partir d'un certain regard, d'une certaine construction.</p> <p>La Puissance ne s'oppose pas ici à l'acte. Elle n'est pas de l'ordre du <i>potentiel</i> mais, au contraire, de l'ordre du réel, de l'effectif.</p>	<p>Le Pouvoir relève autant de l'individu singulier (cf. les rapports inter-personnels) que de la sphère du collectif, du groupe, des institutions sociales. Le Pouvoir est quelque chose qu'on peut avoir ou ne pas avoir, obtenir, prendre, perdre, conquérir etc.</p> <p>Le Pouvoir est «objectif» c'est-à-dire observable, vérifiable (quoiqu'il ne se livre pas toujours à l'observation immédiate).</p>

LA PUISSANCE (qu'on est) «POTENTIA», en latin	LE POUVOIR (qu'on a) «POTESTAS», en latin
<p>La Puissance est une force active, une force d'engendrement, de fécondation, d'expansion, de multiplication de la force existante (cf. en Maths: «x» porté à la puissance «n»).</p> <p>La Puissance est une force affirmative:</p> <ul style="list-style-type: none"> - affirmation de soi, de sa différence d'avec autrui, de sa différence d'avec soi-même; - affirmation de la différence d'autrui aussi; - affirmation du présent, de l'expérience, production du nouveau, création de rapports multiples, neufs, vivants, sains, exigeants entre soi et les autres; - affirmation par-delà le ressentiment, la mauvaise conscience, les passions tristes. 	<p>Le Pouvoir est une force potentiellement active et créatrice, quand il est exercé d'une manière puissante, mais il peut être et est, bien souvent, une force de contrôle, de contrainte, de coercition destinée à juguler les forces des autres.</p> <p>Le Pouvoir est une force potentiellement affirmative mais il comporte toujours un très haut potentiel <i>réactif</i> et <i>négatif</i>: on peut convoiter ou exercer le pouvoir à partir de sa propre impuissance et diriger le pouvoir <i>contre</i> la puissance et/ou le pouvoir de l'Autre.</p>